L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 11 DECEMBRE 1893. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

Dufour & Donnel.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 11 DECEMBRE 1893.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Spear et Escoffier—Chez Mme Vve J. Anglade, coin des rues Conti et Bourbon—Un assortiment complet de montres, broches, bagues en diamants, solitaires, argenterie, plaqué, etc.

L'Exposition Pontificale à Chicago.

C'est la première fois que le Vatican a pris part à une Exposition universelle, et ce sont les Américains, derniers venus des fils de l'Eglise, qui ont eu l'étrenne de cette faveur.

On sait qu'un des clous de l'exposition a été la reproduction du couvent de *la Rabida*, près de Séville, où Christophe Colomb trouva près du prieur un appui pour ce que l'on appelait alors ses rêveries, c'est-à-dire la croyance à l'existence du nouveau monde.

C'est dans ce fac-simile du fameux couvent qu'était la plus grande partie des objets envoyés par la Bibliothèque et le Musée du Vatican. Un coup d'œil sur cette exposition en montrera l'intérêt.

D'abord une série de lettres pontificales relatives au premier évêché américain, bien antérieur à la découverte de Christophe Colomb; l'étonnement de nos lecteurs à cette découverte se calmera en apprenant que c'est du Groënland qu'il s'agit: s'ils veulent se donner la peine de jeter les yeux sur une carte, ils verront que cette grande terre, que les géographes ne rattachent jusqu'à présent à aucun continent, est en réalité le prolongement nord-oriental de l'Amérique et paraît pour ainsi dire l'étape naturelle des navigateurs partant des côtes de Norvège ou d'Islande et se dirigeant vers l'Ouest.

Les vaisseaux des Wikinger norvégiens atteignirent certainement les côtes du Groënland au Xe siècle, au commencement du Xe siècle. Mais l'introduction de christianisme dans le Groënland ne date que du roi Olaf II, mort en 1030. Vers le milieu du XIe siècle déjà Adalbert de Brême, envoya dit-on, un évêque, le premier, au Groënland. Mais l'existence authentique de l'évêché de *Gardar*, le premier évêché américain, ne date que de 1124. A cette époque, les descendants des Norrégiens et des Islande avaient déjà fondé des établissements sur le continent américain lui-même. On a retenu le nom, mais l'emplacement n'en est pas encore fixé: *Helluoland*, *Markland*, *Vinland* sont des noms génériques qui indiquent d'une manière très vague (*Markland*: le pays frontière, la *Marche*; *Vinland*: le pays du vin) et primitive la position géographique ou la culture qui a le plus frappé les émigrants.

L'évêché de Gardar relevait d'abord de l'archevêché de Hamburg-Brême jusqu'en 1146 A cette époque le pape Eugène fonda en Norvège l'évêché de Drontheim qui en 1152 devint un archevêché dont l'évêque de Gardar fut alors le suffragant. Au XIIIe siècle Innocent III mentionne pour la première fois dans une lettre à l'archevêque de Drontheim, le diocèse groenlandais.

Vers la fin du XIIIe, le pape Martin IV, dans une lettre datée du 4 mars 1281, et adressée à l'archevêque de Drontheim, revient sur les instructions de ses prédécesseurs qui avaient ordonné la levée de la dîme pour la croisade dans tous les diocèses de la chrétienté. L'archevêque lui avait fait remarquer qu'il lui fut dû cinq à six ans pour lever personnellement ent la dîme dans le diocèse de Gardar et combien l'aller et le retour étaient pénibles dans ces contrées sauvages.

Le pape, en réponse, l'autorise à s'adjoindre des personnes capables en qualité de collecteurs.

Quelques-unes des lettres épiscopales de Drontheim fournissent des détails sur le Groënland. La population est très pauvre, et ne connaît pas l'argent; aucune céréale, aucun fruit ne vient sur ce sol gaséé! les Groënlandais vivent de poisson, de lait et de fromages. Ainsi les habitants ne pouvaient donner pour la croisade que des pelleteries, des dents et de l'huile de baleine.

Le manque de vin et de blé forçait les Groënlandais à faire venir de temps à autre des provisions de ces deux aliments d'Europe pour la messe et la communion.

Deux siècles s'écoulent sans que les papes se préoccupent de l'évêché de Gardar. Mais vers 1420, des événements se produisent qui appellent leur attention sur le Groënland. Les indigènes païens des îles avoisinantes avaient débarqué sur la côte, saccagé le pays, détruit les églises, emmené ceux des chrétiens qui n'avaient pu fuir en esclavage. Plus tard une partie de ces derniers étaient revenus et avaient reconstruit leurs villages et leurs églises. Mais ils n'avaient plus de prêtres et ils en demandèrent au pape. Nicolas V, dans une lettre datée du 20 septembre 1448 et adressée aux évêques d'Islande, les plus rapprochés, les charge d'envoyer des prêtres, et de nommer avec l'assentiment de l'évêque de Drontheim, si c'est possible, un évêque au Groënland.

Cette lettre ne paraît pas être parvenue à son adresse, car 40 ans plus tard, les Groënlandais renouvellent la même demande au pape Innocent VIII. Ce n'est qu'en 1493 qu'une lettre d'Alexandre VI nomme le moine bénédictin Mathien évêque de Gardar.

Parmi les autres documents exposés, la reproduction photographique de trois bulles pontificales, relatives à la fameuse *Ligne de démarcation* tracée par les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Sixte IV sur la demande des rois de Portugal, presque toute l'Afrique occidentales depuis Ceuta jusqu'aux Indes en passant par le cap de Bonne-Espérance.

Lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage, l'Espagne voulut faire connaître sa découverte, et le 3 et 4 mai 1493, 3 bulles d'Alexandre VI lui accordent ce qu'elle demande. La première lui donne la possession exclusive de toutes les terres et îles découvertes et encore à découvrir par Colomb, à condition qu'elles n'appartiennent pas déjà à une autre puissance chrétienne, et que l'Espagne s'engage à y établir le catholicisme.

La seconde, datée du 4 mai, est la fameuse *Bulle de démarcation*. Elle fixe la ligne de démarcation entre l'Espagne et le Portugal. A 100 milles à l'ouest et au sud de la plus occidentale des Açores (Portugal). Tout ce qui était à l'ouest et au nord de ces deux lignes perpendiculaires l'une à l'autre appartenait à l'Espagne, tout ce qui était à l'est et au sud appartenait au Portugal. Plus tard la convention de Tordesillas (7 juin 1494) recula cette ligne de 170 milles à l'ouest, ce qui du coup, et sans qu'aucune des deux puissances s'en doutât, mit le Brésil (qui n'était pas encore découvert) dans la sphère d'intérêts du Portugal.

Une troisième série de documents sont les lettres relatives à l'envoi d'évêques et de missionnaires dans le nouveau-monde. Au second voyage de Colomb en 1493 94, une lettre d'Alexandre VI donne au père bénédictin Bernard Boil et à ses douze compagnons tous les pouvoirs et privilèges qui peuvent contribuer au succès de leur apostolat.

En 1504 sont créés l'archevêché de Tagusta et les évêchés de Magua et de Bayona; tous les trois à Hispaniola (St-Domingue). Mais ils sont bientôt supprimés en 1511. A leur place de papes désignent trois autres sièges épiscopaux à Conception, de la Vega Santo Domingo (Hispaniola) et à San Juan (Porto-Rico) qui furent suffragants de l'archevêché de Séville: qui était aussi le siège du Conseil des Indes.

Le premier évêché du continent américain fut celui de Santa Maria del Antigua ou Darien (Colombie) établi en 1513 par le pape Léon X. Les ordres religieux qui se distinguèrent le plus dans l'évangélisation du nouveau continent furent les Franciscains et les Dominicains. Plusieurs des documents exposés se rapportent à eux. On y trouve entre autre une lettre de recommandation du pape Jules II en faveur du fils et du frère de Christophe Colomb, pour le roi Ferdinand; à ce moment les héritiers du grand homme se voyaient contester leurs droits les plus légitimes.

Enfin les pièces peut être les plus intéressantes sont deux *Cartes du monde* datant du premier tiers du XVIe siècle, remarquables par leurs exactitudes et leurs détails. Les côtes orientales de l'Amérique du Nord, du Centre et du Sud y sont presque entièrement dessinées.

La plus petite a environ 2 mètres de large sur un mètre et demi de hauteur. Elle renferme la ligne de démarcation tracée par Alexandre VI, ainsi qu'un plan de Mexico et les portraits de Montezuma, Atahualpa et d'autres chefs américains. Elle date probablement de 1520; le nom de l'auteur a été coupé.

La seconde, qui date de 1529, est l'œuvre du comographe royal, Diego Ribéro de Sevilla. Elle a 2 m. 90 de large sur 85 centim. de haut et contient tout le monde connu.

Tels sont parmi les objets exposés les plus intéressants et qui concernent directement l'histoire de l'Amérique.

FEUILLETON.

La Reine de l'Or.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

PREMIÈRE PARTIE.

LE MYSTÈRE.

(Suite.)

En effet, moins d'une heure après, un grand nègre, au bon visage de chien fidèle, arrivait en courant sous la véranda. Il tenait une large enveloppe dans ses mains.

Une lettre, criait-il avec joie, maîtresse, une lettre qui est venue par le courrier.

Fiévreuse, Nadine s'empara de l'enveloppe et y jeta les yeux.

Un air de profonde déception vint remplacer l'expression d'intense bonheur qui pendant quelque minutes avait éclairé ses traits jeunes et purs.

—Décrivez n'est ni de Mme Jacobsen, ni d'Olivier, et la lettre ne vient pas de France, dit-elle.

—Ah! fit Conception aussi déçue que sa fille. Ouvre-la tout de même, et lisez-le contenu à haute voix.

La jeune fille obéit et ayant déchiré l'enveloppe, elle commença.

Saint-Pétersbourg .....18..

"Mon cher neven...."

—Mon neven?..... répéta Conception en interrompant sa fille. Es tu bien sûre que cette lettre soit pour nous?

Avant de continuer, Nadine reprit l'enveloppe qu'elle avait posée sur un guéridon de bambou, elle en considéra attentivement l'adresse que ni sa mère ni elle ne s'étaient donné la peine de regarder.

A haute voix elle lut:

Monsieur le marquis de Santa-Cruz, propriétaire, à CUBA (Havane).

—Ah! dit la marquise, c'est à ton père que cette lettre est écrite.

—Et par quelqu'un qui ne connaît pas sa mort, interrompit Sybil.

—Evidemment.

—Mais mon père avait donc un oncle, maman? demanda Nadine.

—Je ne le sais pas, ma fille, et il ne m'en avait jamais parlé: mais ils, et peut-être que ces lignes nous explique ront tout cela.

Nadine obéit et aussitôt recommença:

"Mon cher neven,

"Peut-être ignorez-tu jusqu'à mon nom, car tu étais bien jeune quand j'ai quitté Cuba; et mon frère, qui était ton père, n'a-t-il pas daigné te parler d'un ascendant de mon espèce.

"Je ne lui en veux pas, car le marquis de Santa Cruz avait un esprit très droit et très juste.

"Dans tous les cas, je n'ai eu là que ce que j'avais mérité.

"Mais, ai-on a oublié de prononcer mon nom devant toi, je vais, en te contant mon histoire, réparer cette omission

"Beaucoup plus jeune que ton père, j'ai eu une jeunesse orageuse. Tandis que le marquis, travailleur infatigable, enrichissait ses propriétés et décuplait leur valeur, je mangeais, moi, sottement mon patrimoine en débauches, en folies, surtout en jeu.

"Un jour, dans une rixe, à Santiago, je tuai un homme.

"Il ne valait pas cher, mais ton père, comme chef de la famille, trouva que me mettre en prison, ce qui était inévitable et m'ordonna de changer de milieu.

"Il me donna très généreusement en même temps un assez gros capital et me dit:

"—José, malgré tes folies, je te crois assez honnête que tu es intelligent. Réfléchis, voyons quelle a été ta vie jusqu'à présent, et tâche, en prenant un autre chemin, de me prouver que je n'ai pas tort de compter sur toi.

"Je réfléchis, en effet; cette douceur eut plus de poids sur moi décision que toutes les colères du monde, et je partis droit devant moi, avec une seule résolution, tres arrêtée, par exemple, celle de changer de peau et de donner raison à la bonté de mon oncle.

"Je courus l'Europe et l'Afrique.

"Ma bonne étoile un jour me conduisit en Russie.

"Là, je rendis un assez grand service à un négociant français, célibataire, et peu près sans famille.

"Il me prit en affection, m'associa à ses affaires qui consistaient à vendre en Russie des vins de France, et en France des articles russes.

"Il mourut, me laissant son héritage, et avec son héritage le désir que je veillasse sur un filleul qui n'avait jamais cessé de lui écrire et de penser à lui.

"Depuis ce décès, quinze ans environ—l'héritage a si bien prospéré que je puis aujourd'hui me retirer des affaires avec une fortune des plus rondes.

"Quant au neven, il est devenu un superbe garçon—Christian de Rochebelle—lequel voudrait bien m'accompagner à la Havane où je grille moi-même de revenir.

"Veux-tu nous recevoir tous les deux?

"Veux-tu ouvrir la maison paternelle au vieil enfant prodigue? Il n'abusera pas de ton hospitalité.

"Rien que le temps de respirer l'air natal et doux aux vieilles poitrines, qui n'ont peut-être plus beaucoup de temps à se dilater sur terre.

"Ce sera une excellente œuvre, et comme tu dois être le fils de ton père, c'est dire bon autant que lui, j'espère bien que tu ne repousseras pas ma demande.

"Je l'espère même si fermement, que j'arriverai avec mon protégé quelques jours seulement après ma missive.

"Ton oncle très affectionné,

"JOSÉ DE SANTA-CRUZ."

—Oh! qu'il vienne, s'écria Conception, étreinte d'un inexplicable pressentiment, et si Pauline par hasard n'arrivait pas, au moins je ne vous laisserais pas toutes les deux seules sur terre, mes pauvres chéries!....

Huit jours après, en effet, un soir, une de ces légères voitures qui font à Cuba le service de la ville, déposait deux étrangers à la porte de la villa Santa-Cruz.

Celui qui entra le premier était grand, fort, avec les épaules larges, la figure ouverte et intelligente.

Il bonsoula Sejion qui s'approchait respectueusement vers lui.

—Oh est mon neven? demanda-t-il.

—Je ne lui en veux pas, répondit le nègre.

—Mort! à son âge! Bonté divine!... Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Mais alors, je n'ai qu'à men retourner par où je suis venu!....

—Il y a Mme la marquise et Mlle Nadine sa fille.

—Mais, triple brute, pourquoi ne le disais-tu pas tout de suite?

—Bast! dit-il, un de perdu, un autre de retrouvé.... Ce sera probablement un mal pour un bien. Nadine se marie avec Christian, et elle ne perdra pas au change.

—Oh! don José, pouvez-vous parler ainsi.

Nadine aimait tant Olivier, si vous saviez! Elle peut en mourir, c'est à redouter.

—Que non!.... A son âge, on ne meurt pas d'une déception.

Et, ajouta-t-il, avec un naïf égoïsme, Christian au moins ne nous la prendra pas lui!....

—Et notre mère, quand elle va apprendre cela!.... Croyez-vous bien cette nouvelle ne va pas hâter sa fin?

Cette considération parut toucher assez profondément le Créole.

—Diable! dit-il, ceci, en effet, c'est plus grave. Amène-moi auprès de Nadine, ma chère enfant, et là nous verrons comment nous pouvons empêcher Conception d'aller dans la chambre de sa fille.

Il était trop tard pour obtenir ce résultat; la marquise, avertie par une des négresses bavardes et inconscientes qui étaient autour d'elle, avait exigé qu'on la portât dans la chambre de Nadine, son état d'extrême faiblesse l'empêchant de s'y rendre seule.

Lorsque don José et Sybil arrivèrent auprès de la malade, ils trouvèrent Conception plus blanche qu'une morte, la tête appuyée à l'oreiller de sa fille, et connaissant déjà dans ses moindres détails, la catastrophe qui venait de frapper la malheureuse enfant.

Pendant trois jours on ne sut pas ce qu'allait devenir Mlle de Santa-Cruz.

Enfin sa robuste constitution la sauva et au bout de la semaine elle put se lever, mais pour recevoir le dernier soupir de la marquise dont cette profonde déception, autant que le désespoir auquel elle savait Pauline en proie, avait encore abrégé les quelques jours qui lui restaient à vivre.

Avant de mourir, elle s'adressa à don José.

—Mon oncle, lui dit elle, vous êtes le chef de la famille. Si Dieu vous donne l'idée de revenir dans notre pauvre maison, promettez moi de veiller sur ma fille et y faire, de vous confie ma fille. Dans quelques instants, elle n'aura plus que vous sur terre.

Don José gravement étouffé la main.

—Et je remplirai ma tâche, dit-il, je jure devant Dieu et devant les hommes; je l'aimerai, je la protégerai, je la défendrai.

—Nadine, continua la mourante, de ton côté jure de respecter ton oncle, et de lui obéir comme s'il était ton père.

—Je le jure, répondit Nadine désespérée.

Une heure après, elle était orpheline.

José de Santa Cruz était un homme d'honneur. Il tint la parole qu'il avait donnée à la mourante.

Seulement il renonça définitivement à ses projets de retour en Europe, et il prit ses mesures pour s'installer définitivement à Cuba, tandis que Christian de Rochebelle partirait au contraire de quitter seul la Havane.

José le prit à part.

—Je dois avoir pressé de nous abandonner, demanda t il à son protégé, et que vas tu faire en France où tu n'as plus un seul parent?

—C'est vrai, mais ici je ne laisse vivre dans une atmosphère de bonheur qu'il me sera trop cruel de quitter plus tard; mais en eux, je puis partir tout de suite.

—Que veux-tu dire?

—Que j'aime Nadine, et que pauvre comme je le suis, il serait indélicat de ma part de chercher à devenir son mari.

—Allons donc, mais que tu es fou... Mais elle est aussi pauvre que toi, Nadine. Elle ne sera riche que par moi, et il me plaît de vous faire partager ma fortune à tous les deux.

Et comme Christian faisait mine de protester.

—Tais-toi, lui dit M. de Santa Cruz; en agissant comme je le fais, c'est une dette que je paie à la mémoire de celui qui a été mon bienfaiteur.

Christian eut toutes les peines du monde à étouffer un soupir de profonde satisfaction.

Il était donc assuré à ses yeux.

Naïvement, simplement, don José continua:

—Je sais, mon cher enfant, que ta très grande délicatesse se révolterait peut-être, mais si tu m'as jamais aimé, tu ne me chercheras pas des difficultés qui me feraient croire que tu ne veux pas devenir mon neveu.

—Mais Nadine ne m'aime pas, mon ami, et elle ne m'aimera jamais, car elle en aime un autre.

—Elle en *aimait* un autre, rectifia le Créole, et cet autre est mort en la trahissant. Pour une fille du caractère de Nadine, c'est la une injure qui ouvre la porte à bien des espérances.

Du reste, laisse-moi faire, n'est-ce pas? Ne va pas plus vite que les violons, et tu verras si je ne suis pas un bon oncle.

Christian ne donnadait pas mieux.

Il fit encore quelques objections pour la forme. Puis il se retira fort heureux, ayant donné la satisfaction à don José de croire que sa très grande affection pour lui n'avait seule valu au délicatesse.

Cependant Nadine, quoique blessée jusqu'au fond de l'âme, ne put pas s'empêcher d'écrire à la baronne Jacobsen, qu'elle adorait, pour lui dire la très grande part qu'elle prenait à son malheur.

"Mon, disait-elle dans cette lettre, "je ne compte pas puisque, après ses "protestations, Olivier a désdaigné sa "pauvre fiancée, et trahi un cœur où "depuis les jours les plus lointaine de "mon enfance, son image régnait seule

"Mais vous marraine, vous si bonne, "plus riche de notre monde financier. "Le jeune baron Olivier Jacobsen est "mort la nuit dernière à deux heures "dans son hôtel du faubourg Poissonnière.

"Le jeune baron, qui avait passé toute la soirée dehors, a rendu le dernier soupir moins d'une heure après son retour dans le splendide hôtel qu'il occupait avec sa mère.

"Les médecins appelés en toute hâte ont reconnu les traces d'un poison infernal, pour lequel il n'existe pas de remède.

"Tout secours en effet a été inutile "La mort a été foudroyante. A peine "le jeune homme a-t-il pu dire qu'il "était sûr d'avoir été empoisonné "avec un verre d'orangeade, lequel "lui avait été servi par une femme "qui était son amie depuis longtemps "déjà, et qu'il adorait.

"Il n'a pas prononcé le nom de cette "femme, personne autour de lui ne la "connaissait. Jusqu'ici les recherches "les plus minutieuses n'ont pu faire découvrir sa trace.

"La baronne Jacobsen qui n'avait que "ce fils est plongée dans un désespoir "indicible. On craint pour sa raison."

Sybil se croyait en proie à une hallucination.

Rêvait-elle, ou était-elle vraiment éveillée?

Et cette épouvantable nouvelle qui venait de foudroyer Nadine, était-ce véritablement un rêve?

Mais Sybil était une fille de cœur extrêmement pratique. Elle fit relever Nadine et après avoir soigneusement cacheté le journal qui avait été cause de la syncope de sa sœur, elle la fit transporter dans la chambre commune qu'elles habitaient toutes les deux.

—Pauvre Nadine! se dit-elle. Quel chagrin pour elle, qui aimait tant Olivier!

Cependant il faut qu'elle ait du courage et que notre mère ne se doute pas de cette catastrophe, car dans l'état de faiblesse où elle se trouve, cette nouvelle, certainement hâterait sa mort.

Hélas! les bonnes intentions de miss Andrew ne purent pas se réaliser. Il n'est pas moyen de raisonner Nadine, de lui demander d'avoir du courage dans l'intérêt même de sa mère.

Dès que sa syncope fut passée, une fièvre ardente la prit, et elle se mit à battre la campagne, ne parlant que d'Olivier de sa trahison, de sa vie à elle, aussi irrémédiablement brisée que celle du jeune homme.

Sybil, effrayée au delà de toute expression et ne sachant plus quel parti prendre, alla trouver M. de Santa-Cruz.

—Don José, lui dit-elle, il arrive ici une catastrophe épouvantable.

—Laquelle?

—Le Baron Jacobsen, celui qui était fiancé à Nadine, a été empoisonné à Paris par une femme qu'il aimait. Ma sœur vient d'en lire tout au long le récit dans un journal. Elle s'est évanouie de douleur, et maintenant elle est dans son lit, avec une fièvre ardente qui lui fait battre la campagne.

Le Créole est un juron énergique.

—Ah! mon Dieu, ajouta-t-il, en voilà une tuile!

Il réfléchit pendant quelques minutes, puis au bout d'un instant, avec une pointe de satisfaction qui apparaissait sur sa phytonomie où rien ne pouvait se dissimuler:

—Elle l'accepte pour mari, mon cher enfant, s'exclama le vieillard ne se possédant plus de joie. Oh! je suis trop heureux, en vérité... C'est maintenant que je puis mourir en paix puisque le rêve de mes dernières jours est réalisé...

—Pardon, mon oncle, interrompit Nadine, vous allez un peu vite, ce me semble. Je vous ai prévenu que j'avais des explications à donner à M. de Rochebelle après lesquelles ses désirs pourraient peut-être se transformer, et ne plus exister.

—Parlez sans crainte, mademoiselle, dit Christian en s'inclinant. D'une loyale et noble créature comme vous, il ne peut sortir que des choses très pures et très élevées. Le plus respectueux de vos serviteurs vous écoute.

Il n'était pas dans l'esprit de Nadine de biaiser ou de tergiverser quand elle avait décidé quelque chose. Immédiatement elle commença:

—D'aussi loin que je me souvienne, monsieur le comte, si confuse que soit en moi la notion de la mémoire et des souvenirs, je me rappelle avoir vu à mes côtés un garçon, le fils des meilleurs amis de mes parents, de quelques années plus âgé que moi.

Je l'aimais bien plus qu'une sœur n'aime son frère, et lorsque, plus tard, on me dit qu'il était mon fiancé, je trouvai la chose toute naturelle, car il n'y avait pas en moi une parcelle de mon cœur qui ne fût à lui.

Il y a quelques mois, en plein bonheur, alors que je les attendais, sa mère et lui, pour célébrer notre mariage, il est mort, et mort en me trahissant.

Le coup a été profond pour moi, je ne vous le cacherai pas. Je suis d'une race où le cœur, très haut placé, sent vivement les choses et ne pardonne pas l'injure.

Olivier Jacobsen est aujourd'hui pour moi comme s'il n'avait jamais existé, mais mon âme, atteinte jusque dans ses fibres, les plus profondes, n'est pas prête à se rouvrir à l'amour, je vous en préviens.

Mon estime d'abord, mon affection et même ma tendresse, plus tard, je peux les donner; compter sur davantage ce serait de la folie.

Christian s'agenouilla devant elle.

—Oh! mademoiselle, dit-il, soyez bénie pour les mots que vous venez de prononcer.

L'estime, l'affection, la tendresse, qu'y a-t-il de meilleur au monde que ces choses exquises données par un cœur tel que le vôtre?

Accordez les moi d'abord, ces sentiments dont vous parlez; et les autres, ma passion ardente, mon inlassable amour, mon dévouement à toute épreuve les feront naître en vous, j'en suis certain.

Vous le voyez, je suis à vos genoux, et c'est à genoux que je vous supplie de consentir à être ma femme, en vous demandant de venir à moi telle que vous êtes, avec votre cœur ulcéré et malade auquel je sais bien sûr d'apporter l'oubli et la guérison.

Si habile comédien avait été Christian de Rochebelle, il avait su trouver une attitude si correcte et si naturelle, des accents si simples et si vrais, des jeux de physionomie si heureux, que Nadine très émue laissa tomber sa main dans celle du jeune homme.

—Eh bien! soit, dit elle, je tente l'épreuve, et dans tous les cas mon cœur devrait il rester fermé, je vous jure de vous être toujours, une amie reconnaissante et dévouée, autant qu'une épouse fidèle et honnête.

Dans un coin, José, heureux à en mourir, pleurait toutes ses larmes.

Un mois après, le mariage était célébré à la Havane; mais suivant la volonté expresse de Nadine, sans éclat, sans bruit, avec une réserve, au contraire, qu'expliquait la mort encore récente de la marquise de Santa-Cruz.

Toujours d'après la volonté de la jeune femme, on ne fit point de voyage de noces, et ce fut à la Havane que commença ce qu'on est convenu d'appeler la lune de miel.

Un an après Thérèse naissait.

Le bonheur de don José ne connut plus de bornes.

Il fut le parrain de la fillette, et tout de suite il l'aima comme il n'avait jamais rien aimé au monde.

Nadine, au contraire, les premiers temps de son union écoulés, devint peu à peu la proie d'un chagrin, d'un découragement profondes.

Cette vie, le mariage?

Sa colère contre Pauline, et même Olivier était tombée, il ne lui restait plus qu'un désespoir inconsolable de s'être donnée à qui ne l'aimait pas.

Car le comte de Rochebelle ne l'aimait pas, c'était évident.

Elle, malgré ses regrets et son chagrin, était toute disposée à être une amie tendre et affectueuse ainsi qu'elle l'avait promis.

Lui, au contraire, les premiers mois passés, était devenu d'une froideur de glace, parlant à peine, ne trouvant convenable rien de ce que faisait sa jeune femme, critiquant la maison, le pays, les usages des personnes avec qui il était forcé de vivre.

En présence de don José encore, il se contenait; mais quand la Créole n'était pas là, la mauvaise humeur de M. de Rochebelle ne connaissait plus de bornes, et il en faisait porter le poids à Nadine d'abord, à Sybil ensuite.

Plusieurs fois, afin de faire comme les gens de condition, disait-il, Christian était allé à Cuba; ses pertes au jeu avaient été si considérables qu'il avait fallu les avouer à M. de Santa-Cruz.

Celui-ci, en effet, lors du mariage, avait gardé toute sa fortune sans en donner une seule parcelle, disait:

—Elle vous reviendra intacte plus tard; que je la conserve ou que je vous l'abandonne, est-ce que ce n'est pas la même chose?

Nadine, désintéressée et généreuse comme une vraie Créole, n'avait pas protesté, trouvant la situation naturelle.

Christian, au contraire, avait ébauché une assez laide grimace, mais il avait dû se contenir, sentant bien que la moindre observation pourrait indisposer contre lui le vieillard qui représentait sa suprême ressource.

A chacune des fredaines de M. de Rochebelle, don José avait payé sans sourciller; mais on pouvait remarquer qu'il devenait soucieux, parlait moins, ne fait plus résonner l'habitation des mêmes joyeux éclats de sa belle voix d'homme bienveillant et satisfait.

—Es-tu heureuse, au moins? demanda-t-il un jour à Nadine, qu'il lui sembla voir plus pâle qu'à l'ordinaire.

—Très heureuse, répondit la jeune femme, trop fière pour se laisser aller à une confidence quelconque.

—Christian me semble bizarre avec toi.

—Vous vous trompez. Seulement il a une nature d'homme du Nord, très froide en apparence.

Plus bas, elle ajouta:

—Et puis si je le droit de me plaindre entre vous et Thérèse!....

La fillette, en effet, grandissait à plaisir belle, superbe, débordante de santé, de bonne humeur.

Don José ne la quittait pas.

C'était lui qu'on avait vu d'abord attendre au matin au soir à la petite voiture où elle avait passé la majeure partie de son existence de tout petit bébé.

Lui qui lui avait fait faire ses premiers pas.

Lui qui maintenant, les pieds dans l'eau, sur le bord de la plage, l'aidait à ramasser des trous ou à chercher des coquillages.

Mais M. de Santa Cruz avait un grand âge.

Un jour, dans un de ces brusques changements de température si fréquents aux Antilles, il reçut sur le dos une véritable trombe; le soir la fièvre le prit, huit jours après, il était mort.

Nadine le pleura sincèrement. M. de Rochebelle, au contraire, poussa un formidable soupir de soulagement.

Hé bien! vrai! ce n'était pas trop qu'il touchât une fortune si péniblement acquise par trois ans d'un ennui sans pareil, et au prix de sa chère liberté perdue.

Le lendemain même des obsèques de don José, Christian exigea qu'on dépouillât tous ses papiers et qu'on recherchât le testament s'il y en avait un.

En effet, il ne lui suffisait pas de jouir de cette immense fortune dont sa femme devait naturellement être la maîtresse, il espérait bien que M. de Santa-Cruz lui en aurait, à lui personnellement, légué au moins la moitié en souvenir de son ancien aspirant.

Jadis, quand il lui avait parlé de ses affaires, M. de Santa-Cruz lui avait donné à entendre formellement cette résolution née en sa générosité.

Il avait tenu sa promesse, Christian n'en doutait pas. Et rien ne saurait décrire l'impatience avec laquelle il attendait de toucher ces millions pour aller s'installer à Paris, et y faire la fête, non pas avec les revenus, qui cependant seraient considérables, mais bien avec le capital lui-même.

Une déception profonde l'attendait à l'ouverture du testament.

Ni sa femme, ni lui, n'héritait de M. de Santa Cruz. Celui-ci, en effet, laissait tout ce qu'il possédait à Thérèse avec la jouissance à son père seulement sa vie durant, en souvenir de son bienfaiteur, disait-il.

A Nadine, personnellement, il laissait la splendide propriété de la Havane, maintenant libre de toute hypothèque, replantée, réparée, remise sur un pied superbe, et dont les revenus, avec ses manufactures de tabac et ses sucreries, devaient, et au delà, suffire à la comtesse, si jamais elle devenait veuve.

La jeune femme, enchantée, n'en demandait pas davantage, surtout adorant Cuba, ainsi qu'elle le suisait.

Christian, en revanche, se répandit en injures folles; et, croyant être fort désagréable à Nadine, il décrétait qu'ils allaient tous partir sur-le-champ afin de s'installer à Paris, où dans la rue Saint-Dominique, Don José, lors du mariage de sa nièce, avait acheté un magnifique hôtel.

Sybil, naturellement, fut du voyage.

Du reste, elle était trop précieuse à Nadine, et une trop vive sympathie les unissait toutes les deux pour qu'elles consentissent l'une et l'autre à se séparer.

A Paris, Christian se jeta dans tous les plaisirs, dans toutes les fêtes, et Nadine qui prenait ses devoirs au sérieux, l'accompagna d'abord pour éviter par sa présence des folies ou des scandales que sa fierté n'eût pas tolérée.

Mais bientôt la jeune femme dut s'arrêter, sur le point de devenir mère, il lui fallait du repos et des ménagements.

Un matin, qu'appuyée sur Sybil, elle se promenait dans une des avenues solitaires du bois de Boulogne, au détour d'une allée, elle se trouva tout à coup en présence d'une femme en très grand deuil, qui marchait toute seule lentement, le voile relevé, mais les yeux à terre et paraissant en proie à une tristesse mortelle.

Aussitôt Nadine poussa un grand cri, et avant toute réflexion, elle se trouvait pendue au cou de la promeneuse, la couvrant de baisers, sanglotant éperdument, répétant comme une folie:

—Oh! marraine, marraine....

Pauline Jacobsen, car c'était elle, parvenait enfin à vaincre une émotion tout aussi forte que celle de la jeune femme; et le premier moment de surprise passée, elle se mit à lui rendre ses baisers, en pleurant comme elle.

Un banc était à côté; doucement la baronne, qui venait de s'apercevoir dans quel état de souffrance et de malaise était la jeune femme, l'y conduisit avec des précautions infinies.

Elle s'assit à son côté, tandis que, par discrétion, Sybil se retirait à l'écart.

—D'abord, ma pauvre fille, commença Pauline, j'ai bien des torts vis-à-vis de toi.... Mais il faut que tu m'excuses. J'ai été, je suis encore si malheureuse!

Puis tout de suite, sans laisser à Nadine le temps de répondre, elle continua:

—J'ai été folle pendant un an Ah! ceux qui m'ont fait recouvrer la raison m'ont rendu un bien triste service!

Elle recommença à pleurer.

Nadine blottie contre elle l'imitait, répétant toujours:

—Marraine, pauvre marraine chérie, que n'étais-je là pour vous soigner!....

La baronne continua:

—Enfin quand on m'a permis de m'occuper de nouveau de mes affaires, j'ai trouvé quelques lettres où m'étais écrites tout de suite après mon malheur.

Comme j'ai été touchée de ta bonté et de ta générosité, moi que rien cependant aujourd'hui ne touche plus!.....

Tu voulais être ma fille, chère petite. Et tu oubliais une inexplicable trahison pour ne t'souvenir à ta mère!

Sais tu que c'est grand et beau ça, ma Nadine. Et que j'ai été sur le point non seulement d'accepter; mais de partir pour aller te chercher!....

Au moment où j'allais réaliser mon projet, le plus grand des hasards m'apprit que tu t'étais marrée et qu'il m'a...

Alors, je suis restée plus que jamais dans ma solitude et mon désespoir, ne me sentant pas la force de porter après tant de temps, même par un seul mot de souvenir, le trouble dans ton jeune ménage.

Elle courba la tête et ses larmes recommencèrent à couler.

Nadine, une main dans celle de la baronne, l'autre sur ses yeux, pleurait aussi, remuée jusqu'aux entrailles par ce désespoir qu'elle pressentait incommensurable.

Tout à coup Pauline essuya ses yeux.

—Et tu heureuse, au moins?.... de manda-t-elle à sa fille.

Celle-ci baissa la tête.

—Hélas! balbutia-t-elle très bas, mon cœur qui s'était donné une fois n'a jamais pu en donner un autre.

Alors, soit parce qu'il n'a pas rencontré chez moi l'amour qu'il eût voulu trouver chez sa jeune femme, soit pour d'autres raisons, M. de Rochebelle ne m'a pas aimée non plus.

Fièvreusement, rapidement, elle se hâta d'ajouter:

—Mais j'ai une fille, Thérèse, qui est superbe et que j'adore. Je vais avoir un autre enfant. Une femme, quand Dieu lui envoie ces bonheurs-là, ne doit pas penser qu'il y en a peut-être un autre sur terre encore plus grand, n'est-ce pas, marraine?

Mme Jacobsen comprenant qu'elle était en présence d'une désespérée, mais d'une désespérée très vaillante, ne répondit pas.

Nadine continua:

—Est-ce que vous ne permettrez d'aller voir voir quelquefois pour vous conduire ma fille? Ah! si vous pouvies l'aimer, marraine, je serais si heureuse!

—Je croyais mon cœur mort, je vous en ai donné la preuve, et tout de suite je jetais un coup de la baronne.

Avec les mêmes expansions, les mêmes larmes, le même son de voix que la dernière fois qu'elle l'avait revue dans les allées du bois de Boulogne, elle répétait en couvrant de baisers le visage et le cou de Mme Jacobsen:

—O marraine, marraine, est-ce que vous savez ce qui m'arrive? Je suis en vérité la plus malheureuse de femmes!

Sans prononcer une parole, Pauline l'éloigna légèrement d'elle, la regardant profondément, attentivement.

Nadine ne parut pas s'apercevoir de l'examen rapide et scrutateur dont elle était l'objet.

En essuyant avec son mouchoir les pleurs qui s'échappaient de ses yeux comme d'une source trop pleine, elle balbutia:

—Ah! je suis encore plus malheureuse que vous; votre fils est mort, c'est vrai, mais il vous adorée jusqu'à la dernière minute; t